

du tracé le plus direct. Cet avis est conforme à celui des conseils municipaux et des chambres de commerce de Dunkerque, Lille et Douai. De toutes parts, on indique la voie d'Hazebrouck à Béthune comme étant celle qui doit être adoptée. — La commission a tenu une autre séance pour entendre les observations nouvelles qui devaient lui être communiquées.

S'il faut en croire d'autres renseignements, la commission du Pas-de-Calais s'est réunie dernièrement. La majorité s'est déclarée en faveur du tracé proposé par la Compagnie. Il se dirige de Béthune sur Lille, Hazebrouck et Aire.

Il est probable qu'il y aura peu de modifications au projet émané de la Compagnie du Nord.

Il y aura en 1858 deux éclipses de lune. — L'éclipse de soleil, du 15 mars 1858, sera pour la France, la Belgique et l'Angleterre, une des plus belles de ce siècle. C'est au milieu du jour que cette grande éclipse aura lieu. Il ne restera qu'un dixième de la surface du soleil non couverte par l'interposition de la lune, et les rayons solaires pénétrant par de petites ouvertures, au lieu de tracer des ronds à l'ordinaire, traceront sur les objets qui les recevront, des croissants semblables au croissant de la lune nouvelle, enfin les verres et les miroirs ardents ne produiront plus l'inflammation des matières combustibles.

Le jour sera très-affaibli, et, comme à cette époque de l'année c'est la chaleur directe des rayons du soleil qui fait principalement la température du jour, il pourra se faire qu'on ressent pendant quelques minutes un froid très-sensible.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Compositions du 12 janvier 1858.

- Logique scientifique. --- Mathématiques : 1 Donzé. 2 Boyenval. 3 Rapy.
- Logique littéraire. --- Physique : 1 Dutilleul.
- Rhétorique scientifique. --- Mathématiques : 1 Gruson. 2 Blondel. 3 DeFrance. 4 Crepin.
- Rhétorique littéraire. --- Discours latin : 1 Chauvin. 2 Regnault.
- Seconde. --- Histoire : 1 Régimbart. 2 Frémaux. 3 Bettremieux. 4 Lemor.
- Troisième scientifique. --- Physique : 1 Lefébure. 2 L. DeFrance. 3 Binet. 4 Smet-Jamart.
- Troisième littéraire. --- Géométrie : 1 Ybert. 2 Beurrier. 3 Laigle.
- Quatrième. --- Thème latin : 1 Brédart. 2 Dedicque. 3 Duquesnay. 4 Tock.
- Cinquième. --- Thème latin : 1 Brion. 2 Verdier. 3 Relof. 4 Schneider.
- Sixième. --- Thème latin : 1 Destombes. 2 Mahistre. 3 Broudehoux. 4 Deruelle.
- Septième. --- Calcul : 1 Caux. 2 Stien. 3 F. Bonzel. 4 Franck.
- Huitième. --- Calcul : 1 Bonzel. 2 Berbin. 3 Gindraux. 4 Brochart.
- Commerce (1^{re} année). --- Mathématiques : 1 Tirez. 2 Lammers. 3 Coisne. 4 Mangez.
- Commerce (2^e année). --- Histoire et géographie : 1 Bulteau. 2 Lecocq. 3 Vandembulke. 4 Vermeulen.
- Commerce (3^e année). --- Mathématiques : 1 Schotmans. 2 Duquesnay. 3 Plaideau. 4 Varticotte.
- Ecole préparatoire à la huitième : 1 Pannier. 2 Pajot. 3 Soënvension. 4 Ternoy.

Le professeur, E. PETITRON.

Calais. Naufrage. — Curieux détails. — Affreuse suite. — Délivrance.

Un drame de mer on ne peut plus saisissant vient de tenir anxieuse pendant un long jour toute la population de Calais de St-Pierre et du littoral.

Jeuvi 21, vers huit heures du matin, par un vent Nord soufflant en tempête, et la mer fort grosse, un navire presque à sec de voiles, était poussé irrésistiblement à la côte et venait bientôt échouer à quelques encablures du Fort-Rouge, presque en face de l'établissement des Bains. Il ne tardait pas à couler, et la mer, après avoir balayé son pont avec violence, le submergeait totalement, à marée montante. Les mâts, avec un lambeau de voile, restèrent seuls au-dessus des flots.

Ce fut alors qu'on remarqua deux marins réfugiés dans les huniers et faisant des signaux de détresse. Le reste de l'équipage avait déjà péri; enlevé par la mer ou en voulant gagner la plage. Un chien seul avait pu se sauver à la nage et avait été recueilli avec intérêt.

Les secours s'organisaient sans retard, sous la direction de toutes les autorités maritimes, de M. l'ingénieur du port et du consul anglais.

La première tentative de sauvetage était faite à neuf heures du matin, avec le bateau de sauvetage de la Société humaine, disposé à l'ouest du port. Sous la conduite du premier maître de quai Guichon, ce bateau recevait à son bord les pilotes Alexis Pollet, Eléonore Mulard, et H. Ledez; le maître au cabotage Carignard, les marins Aug. Bellanger et Louis Monnière, et deux marins anglais.

Le vent et la mer repoussaient rudement bateau et marins.

Vers onze heures, une seconde tentative avait lieu avec le bateau insubmersible de l'Est. Le maître de quai, F. Monnière, y montait avec les marins Aug. Bellanger et Fréd. Harrewin et six marins anglais.

Ils n'étaient pas plus heureux, malgré tous leurs efforts qu'encourageait la foule accourue de toute part.

Moins de deux heures après, MM. Monnière père et fils, Isidore Mallet, le capitaine au long cours Degrazeillat, son second et l'un de ses matelots, le sieur J. B. Codin, voulaient reprendre la mer une troisième fois; mais on les en empêcha, bien que le yacht anglais de l'Etat *Fire Queen* offrit de les prendre à la remorque.

La foule grossissait toujours, malgré la violence d'un vent glacial et de la pluie tombant par grains, et l'émulation se faisait de plus en plus chaleureuse parmi les marins.

A une heure et demie, un paquebot anglais de Douvres était entré au port avec des passagers, et en passant à quelque distance du bâtiment coulé, il avait bien remarqué les deux marins en péril accrochés aux cordages; mais la sûreté de ses passagers et l'état de la mer l'avaient empêché de chercher à secourir les naufragés.

Une heure après, ce paquebot sortait du port et cette fois un équipage anglais obtenait que le bateau insubmersible de la société humaine serait pris à sa remorque jusqu'au lieu du sinistre, et qu'arrivé là, il essaierait à son tour son œuvre de salut. Ainsi lui fut fait: l'équipage fut reçu à bord et le bateau pris à la remorque.

Mais, à la sortie du port, la remorque cassa, le bateau alla se briser à la plage, et force fut aux marins anglais d'aller jusqu'à Douvres, où ils furent vivement félicités quand on connut la cause de leur voyage forcé.

Un cabot de Londres voulut aussi se dévouer, mais vainement.

Les marins étaient exténués et la foule deso-

lée. La mer balayait le pont, la nuit venait, et les deux marins étaient toujours dans leur anreuse position.

Dans la soirée, jusqu'à minuit, des essais furent encore tentés, toujours inutilement. La foule se retirait lentement et quelques marins seulement persistaient à veiller.

L'émotion était grande partout; le drame douloureux qui passait si près du rivage allait certainement se dénouer après la mort des deux marins, et le cœur de tous était serré.

Le lendemain, aux premières heures du jour, la plage et les jetées se repeuplaient bientôt. On se demandait avec inquiétude si les naufragés avaient pu résister aux fatigues d'une nuit horrible: on n'osait y croire.

Enfin, on finissait par découvrir l'un des marins toujours sur son hunier; l'autre avait disparu: la mort et la mer l'avaient saisi sous les yeux d'un seul témoin, de son compagnon.

A huit heures du matin, deux canots étaient à la mer, l'un monté par le pilote Ph. Ficquoy et Pierre Larquelles, les marins Larquelles fils, Ad. Coixté, G. Duhon et Jacob Borens fils; l'autre, par les seconds du brik anglais Georges Bridgeford, Charles Pitwood, et les matelots Georges Craft, James Mallet, John Reid, Alex. Shaw et Bartlet Tomset, ces deux derniers du brick le *Phénix*.

Tomset revenait de Douvres, où une tentative manquée de sauvetage l'avait mené précédemment.

Le vent était un peu tombé, et la mer aussi, bien que très-forte encore. Cette fois, on voyait que les marins voulaient en finir, à l'espèce d'ardeur fiévreuse et de dévouement furieux qu'ils montraient.

L'embarcation française venait par le port, et l'embarcation anglaise par la plage de l'ouest. Toutes deux faisaient force de rames, étaient repoussées par le flot, avançaient de nouveau, et luttaient aux cris d'encouragement de la foule accourue de nouveau.

Elles approchent... mais l'Anglais, plus favorisé, peut enfin jeter une ligne avec un grappin dans les manœuvres du navire échoué et qui découvre en ce moment. Le naufragé s'en aperçoit; on le hèle; il répond par des signes, descend de son hunier, se dépouille d'une partie de ses vêtements et se jette à la mer!

Il est saisi par dix bras, il est sauvé, et mille cris s'élèvent -- ce sont des acclamations, ce sont des milliers de poitrines soulagées...

Le pauvre marin si miraculeusement sauvé veut faire quelques pas, en arrivant sur la plage, mais bientôt il s'affaisse sur lui-même, et ses camarades le portent dans leurs bras. Il arrive au café des Bains; deux médecins sont là qui attendent, il est entouré de soins, les forces lui reviennent, et il peut parler.

Il se nomme W^m Antony Comben. C'est un simple matelot, mais doué d'une physionomie expressive, énergique. Son compagnon d'infortune était le second du navire, Robert Lec. Il l'a vu et entendu mourir lentement, tué par le froid et la faim, puis se détacher peu à peu des cordages auxquels il se tenait, puis tomber à la mer... Quel moment alors pour lui! et cependant il ne s'est pas découragé, il a lutté jusqu'au bout, pendant vingt-cinq heures d'une effrayante agonie.

Il a appris que le navire était anglais, que c'était la goëlette *Excell*, capitaine Joseph Read, allant de Guernesey à Londres, avec un chargement de fer et de pierres.

Une manifestation se prépare en faveur de cet homme si énergique, si miraculeusement sauvé.

Une souscription d'honneur pour les marins

anglais qui l'ont sauvé est couronné de signatures.

anglais, s'est admirablement conduit. On a fait assaut de dévouement et d'intrépidité. (Qu'on lise les noms des marins qui ont pris part aux tentatives de sauvetage, et on sera plusieurs qui trois fois se sont exposés dans cette lutte terrible contre la mer.)

Presque tout le matériel de la Société Humaine est brisé... mais on a sauvé un homme, un digne marin, qui vient de montrer, dans des circonstances si périlleuses, quelle puissance il y a dans la force morale, dans la foi.

Nouvelles & Faits divers.

L'instruction relative au complot du 14 janvier est à peu près terminée. Les accusés ont été confrontés déjà plusieurs fois. Rudio a fait des aveux à peu près complets.

On dit au Palais que l'affaire sera jugée vers le 8 ou le 10 février. — M. le premier président Delangle présidera, dit-on, les débats; M. Chaix d'Est-ANGE, procureur général, prendra, ajoutent-on, la parole.

L'état de M. Lanet est beaucoup plus satisfaisant, et tout fait espérer maintenant une promptitude et complète guérison.

Aux noms des médecins qui ont donné leurs soins aux blessés dans la soirée du 14 janvier, nous devons ajouter ceux de MM. les docteurs Demarquay, Soins, d'Alegambe, Jozat, Pingey, Dufour et Parmentier. (Pages.)

Beaucoup de gens avaient cru que le Café Parisien, que le Café du boulevard de Strasbourg étaient le *ner plus ultra* du genre, qu'on ne tenterait même pas de rivaliser avec ces établissements gigantesques qui ont le triste privilège de réécarter chaque soir dans leurs murs des populations de consommateurs. C'est une erreur.

Un autre quartier de Paris, la rue du Faubourg-Montmartre va voir s'élever un établissement qui va éclipser tous ses confrères, en attendant qu'il soit dépassé par quelque monument aussi vaste que le Palais de l'Industrie.

Ce café va s'élever sur de vastes terrains aujourd'hui vagues qui s'étendent devant la rue Buffault. Il y aura un café monumental d'abord, puis des salles de billard, et enfin un café-concert dans le fond, où des chanteurs, des chanteuses, un orchestre considérable, charmeront tous les soirs les loisirs des consommateurs.

Tous les plans et devis du nouvel établissement sont terminés et approuvés; les travaux de déblaiement et de fondation vont commencer et, au printemps prochain, d'après les traités passés avec les différents entrepreneurs, il faut que le nouveau café soit ouvert et en état de recevoir le public.

Il y a quelques jours, dit le *Courrier de la Champagne*, un loup s'est introduit, vers onze heures du soir, dans un corridor de la maison de M. Ciret-Bertrand, de Tineourt. Saisissant l'instant où ce propriétaire ouvrait la porte d'une chambre où se trouvaient réunies plusieurs personnes, le loup se précipita d'un seul bond sur un chien d'assez forte taille qui dormait paisiblement près du foyer, entre les jambes de son maître, et l'emporta avec la rapidité de l'éclair.

Mais, arrivé dans le corridor, les efforts et les cris du malheureux chien retardèrent un peu sa course et donnèrent le temps à M. Ciret de saisir un gourdin, et de lui appliquer deux ou trois coups sur le dos.

Le loup, n'écoulant que sa faim, n'y fit aucune attention et continua d'entraîner le pauvre chien

congé d'eux.

Ils m'avaient chargé de leur invitation. Nous ferons quelques courses, puis nous dînerons ensemble. Vous ne voudriez pas désobliger un brave homme et mécontenter une jolie femme en refusant.

Soit, je consens à perdre la journée de demain; mais là se bornera mon sacrifice.

Le lendemain de bonne heure, Bernard s'empara de Raymond qu'il conduisit au Musée avec M. et mademoiselle Dufour. Il les laissa dans la galerie du Louvre qu'il leur recommanda de parcourir lentement et en ne donnant pas moins d'un quart-d'heure à chaque tableau.

Quant à moi, dit-il, j'ai vu cent fois ces chefs-d'œuvre; permettez donc que je vous quitte un instant, et attendez que je vienne vous reprendre.

Bernard ne revint qu'au bout de trois heures. Il avait bien employé son temps; il avait vu ses amis et il avait mis en œuvre quelques-unes des notes recueillies dans le voyage. Quant à l'honnête Raymond, il avait aisément compris combien ses galanteries seraient infructueuses et ses espérances chimériques; il avait donc bravement renoncé au projet de faire la cour à mademoiselle Aménaïde; ses attentions pour elle se renfermèrent dans les limites d'une exquise politesse; il ne chercha pas à plaire; il ne fit aucun effort pour paraître aimable; il resta naturel, et s'il eut de l'esprit, ce fut sans le vouloir.

Après le dîner, on alla au Gymnase; après le spectacle, Bernard conduisit Raymond au café et fit servir un immense bol de punch.

Raymond s'abandonna sans défiance aux charmes de ce breuvage. Bientôt ses yeux brillèrent, sa parole s'anima, toute idée sérieuse

s'évapora dans sa tête troublée. Alors Bernard lui dit :

— Si nous allions au bal de la Renaissance! une fête magnifique... Tout Paris y sera... Des femmes charmantes, des intrigues et des aventures à chaque pas.

— Comment serais-je intrigué, je ne connais personne à Paris.

— Raison de plus, on aime beaucoup les étrangers dans ce pays. Tout ce qu'il y a de mieux est pour eux.

— Vraiment? Eh bien! allons au bal.

Le perfide Bernard égara son ami dans la foule, puis il entra paisiblement chez lui, où il se coucha bien vite, afin d'être frais et dispos pour ses courses et ses démarches du lendemain. Recommandé à quelques dominos jaseurs, Raymond s'amusa plus qu'il ne l'avait espéré. Il soupa en bonne compagnie, et ne revint à l'hôtel que fort avant dans la matinée. Inutile de dire qu'après cette équipée, il dormit toute la journée.

A son réveil on lui remit un petit billet parfumé. C'était un mystérieux rendez-vous pour la nuit suivante au bal de l'Opéra.

— Je n'irai pas! dit Raymond.

Le remords et la raison lui inspiraient cette bonne résolution. Ce qu'il fallait après cela, c'était le courage de la persévérance.

Raymond relut une seconde fois le billet qu'il tournait et retournait entre ses doigts. Le papier était doux, le parfum suave, le style enivrant.

— Au fait, ajouta Raymond, je me lève à peine, et il serait très-inutile de me coucher de bonne heure. Le rendez-vous est à minuit et demi. Je ne risque rien de faire acte de présence, mais je me tiendrai sur mes gardes, et,

cette fois, je ne me laisserai pas entraîner trop loin.

Il faut désespérer des gens qui composent ainsi avec les conseils de la sagesse. Raymond se rendit au bal de l'Opéra, et Bernard ne prit pas la peine de l'accompagner.

Notre provincial attendait depuis une demi-heure sous l'horloge du foyer, et il se disposait à battre en retraite, car il commençait à croire à une mystification, lorsqu'un petit domino noir s'approcha de lui et le prit timidement par le bras en prononçant son nom.

Bernard avait compté sur le hasard pour retener son ami au bal. Le calcul était bon.

— Vous voilà donc enfin! dit Raymond.

— Comment! vous m'attendiez? dit le domino en déguisant sa voix.

— Mais sans doute! ne m'avez-vous pas donné rendez-vous?

— Moi? du tout!... Et si vous avez un rendez-vous ici, monsieur, je vous laisse.

— Non! s'écria Raymond, non! je plaisantais, je n'attendais personne ici, et je suis enchanté de ce que vous voulez bien avoir pitié de ma solitude.

— A la bonne heure! soyez donc mon cavalier, et promenez-vous.

— Volontiers; je vous avertis seulement que j'ai peu de temps à vous donner... des affaires pressantes...

— Ah! oui, cette place que vous sollicitez.

— Comment savez-vous?...

— N'est-ce pas ce motif qui vous amène à Paris? Vous voulez être raisonnable, mais nous tâcherons de vous faire oublier les heures.

— Ces Parisiennes savent tout! pensa Raymond. Jamais il n'avait été plus éveillé. Le domino

l'intriguait beaucoup, et il cherchait à reconnaître la voix qu'on lui cachait.

— Pourquoi feindre, disait-il, puisque je ne connais aucune femme à Paris?

— En êtes-vous bien sûr?

— Je n'en ai rencontré qu'une hier, dans un autre bal; mais celle-là était brune et plus grande que vous.

— Et qui vous avait mené à ce bal?

— Un de mes amis.

— Venu de Bordeaux avec vous et nommé Bernard.

— C'est vrai. Vous êtes bien informée.

— Et M. Bernard vous a sans doute accompagné ce soir?

— Non. Est-ce que cela vous afflige?

— J'avoue que je m'attendais à le rencontrer. C'est un peu pour lui que je suis venue.

— L'aveu n'est pas flatteur. Mais si vous étiez bien instruite, vous sauriez que Bernard est un jeune homme sage, rangé, qui renonce aux aventures du carnaval, parce qu'il va se marier.

— Ah! vraiment! Je l'ignorais. Et qui épouse-t-il? sans doute une petite provinciale?

— Cette fois vous devinez juste.

— Une provinciale bien gauche, un peu sottie, médiocrement jolie.

— Oh! pour le coup, vous vous trompez. Il épouse une jeune personne charmante, et qui brillerait parmi les Parisiennes les plus accomplies.

— Quel enthousiasme!

— C'est que je trouve mon ami Bernard bien heureux, et que j'envie son bonheur. Ah! s'il n'était pas aimé.

— Qui vous a dit qu'il l'était?

— Lui-même.